



Vosso amigo e irmão em Cristo #Francisco#

Vosso amigo e irmão em Cristo Francisco

Votre ami et frère en Jésus-Christ Francisco



Permettez-moi
de me
présenter :

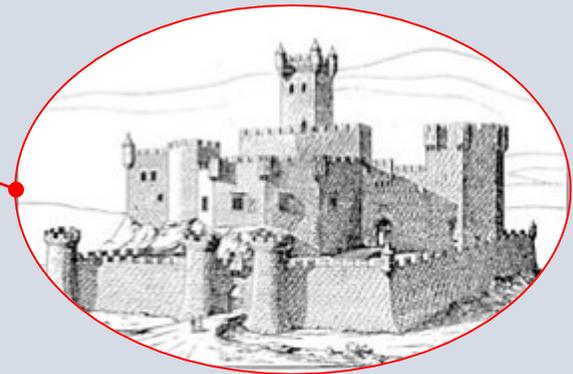


Je m'appelle Francisco de Jaso y Azpilicueta,
Francisco Javier (François Xavier) pour les
amis.

Je suis né en Navarre, près du fleuve Aragon,
dans une vallée austère adossée aux Pyrénées.

C'est là que se trouvait le Château de Javier.

Encadré par quatre hautes tours, protégé par
des murs épais et un profond fossé rempli
d'eau, traversé par un pont-levis.



Ma famille :

Mes parents



Juan de Jaso Atondo e María Azpilcueta Aznárez

Juan de Jaso Atondo et María Azpilcueta Aznárez

Mon père a étudié à l'université de Bologne (Italie) où il a obtenu un doctorat en Droit.

De retour en Navarre, il a occupé des postes importants dans l'administration du royaume de Navarre : Chambre des comptes, Cour royale et Conseil royal. Fidèle collaborateur des derniers rois de Navarre, il était aussi un représentant de la noblesse.

En 1483, il épousa ma mère María Azpilcueta Aznárez, héritière de cette lignée, qui apporta à la famille le château et les terres de Javier.

Mes frères et sœurs



Là, c'est moi,
le plus jeune

Magdalena et Ana Miguel et Juan

Du mariage de Juan sont nés cinq enfants : Magdalena, Ana, Miguel, Juan et moi, Francisco. Magdalena était l'une des dames d'Isabelle la Catholique, reine de Castille.

Deux ans avant ma naissance, elle est entrée comme religieuse au couvent des Clarisses de Gandía (Valence) dont elle fut Abbess.

Ana, la deuxième sœur, a quitté le château pour épouser Diego de Ezpeleta, Seigneur de Beire. L'un de ses fils, Jerónimo, fut lui-même missionnaire en Inde.

Mon frère Miguel, de onze ans mon aîné, allait devenir le futur Seigneur du château et jouer un rôle important dans les révoltes contre l'occupation castillane.

Juan, qui a reçu le nom de famille de ma mère, Azpilcueta, s'est consacré aux armes et, avec l'aide de Miguel, s'est opposé à la domination castillane sur la Navarre.

Mon enfance et mon adolescence :



Comme je l'ai déjà mentionné, je suis le plus jeune de mes frères et sœurs, je suis né le 7 avril 1506, dans une chambre de l'aile ouest du château de Javier, appelé le Nouveau Palais.

J'ai été baptisé par l'abbé Don Miguel de Azpilcueta, cousin de ma mère, dans l'Eglise paroissiale de Santa María, à côté du château.

Selon la coutume de l'époque, j'ai été élevé par une nourrice.

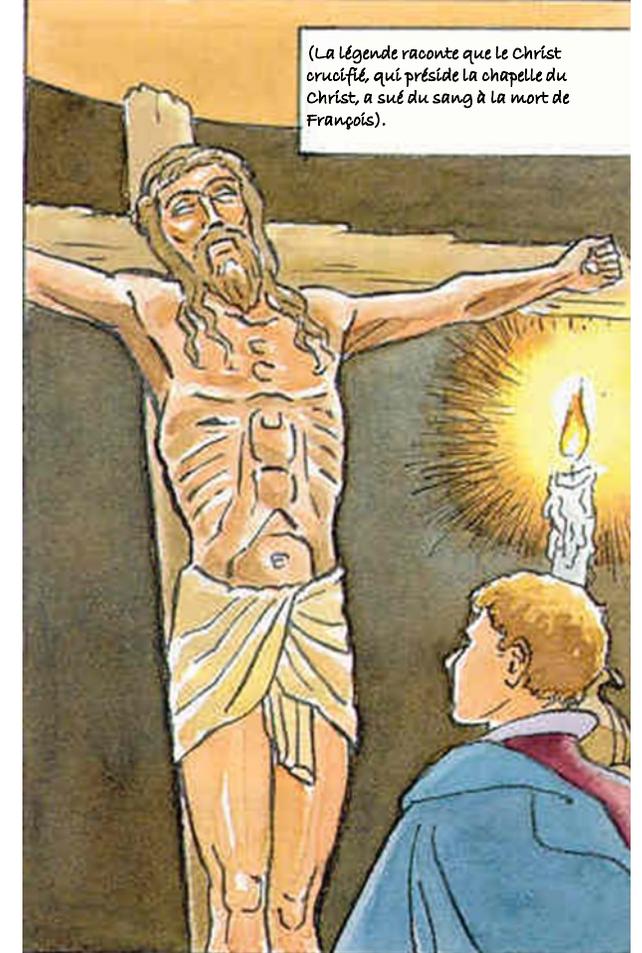
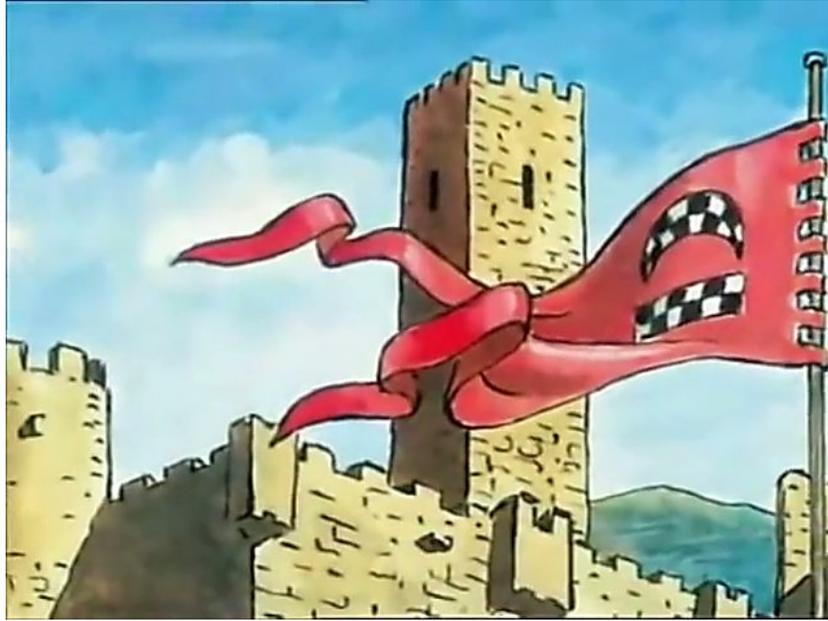
Mon père était souvent absent. Sa position dans l'administration du Royaume de Navarre le retenait à Pampelune et le conduisait comme ambassadeur en Castille et en France. Par conséquent, ma mère était la principale responsable de notre éducation.

L'événement le plus dramatique de mon enfance a été l'invasion de la Navarre par Ferdinand le Catholique en 1512.

Bien que mon père ait collaboré avec le nouveau roi, à sa mort, Miguel et Juan, partisans de la dynastie légitime de Navarre, prirent les armes à deux reprises (1516, 1521). Après ces révoltes, le cardinal Cisneros ordonna de démolir les châteaux des rebelles. En mai 1516, je vois tomber les murs, les tours et les créneaux du Château de Javier.

En 1524, mes frères cherchent une protection dans le pardon offert par le roi Charles 1er d'Espagne et reviennent au Château. L'année suivante, en 1525, à l'âge de dix-neuf ans, je décide de suivre les traces de mon père et de partir étudier à l'Université de Paris.

Journal des souvenirs ...



La vie au Château

Début septembre 1525, j'ai quitté le Château de Javier pour Pampelune où j'ai reçu de l'évêque la tonsure de clerc. Comme il était de coutume pour le deuxième fils d'une famille noble, je me préparais à une carrière ecclésiastique pour ensuite revenir et être chanoine de la cathédrale de Pampelune. Dans cette ville, j'ai trouvé un petit groupe d'étudiants qui se préparaient à partir étudier à Paris.

Nous sommes entrés en France par Fuenterrabía, en passant par Bordeaux, Poitiers, Tours et Orléans, pour arriver à Paris. Sa cathédrale gothique, Notre Dame, avec ses nefs imposantes, me fascinait.

Paris était une ville fortifiée, en pleine transformation, avec trois quartiers : l'île de la Cité, sur la Seine, la partie la plus ancienne de la ville, avec les bâtiments de Notre-Dame, Sainte-Capelle et le Palais Royal ; le Quartier latin, où se trouvaient l'Université, les collèges et les luxueuses abbayes ; et la ville avec ses auberges, ses magasins, ses maisons et le marché central des Halles. Pendant mon séjour à Paris, j'ai vécu dans le quartier latin, appelé ainsi parce que le latin était la langue officielle de nous autres étudiants, qui venions de toute l'Europe. Nous étions environ 4.000 et nous venions de 39 pays.

L'université de Paris était l'une des plus prestigieuses d'Europe, tant pour la qualité de ses enseignants que pour son caractère cosmopolite. Les meilleurs professeurs de Salamanque et d'Alcalá y avaient étudié.

Paris était alors le centre des tensions culturelles, socio-économiques et religieuses qui secouaient l'Occident chrétien.

L'université était un conglomérat de plus de cinquante collèges soumis à une discipline commune, mais autonomes dans leur fonctionnement ; chacun avait son propre presbytère et son propre siège de faculté où se déroulaient les examens et où les diplômes étaient délivrés.

Le Recteur Général résidait au Collège de la Sorbonne et avait autorité sur les autres collèges. Il y avait quatre Facultés : Théologie, Droit Canon, Médecine et Philosophie ou Arts.

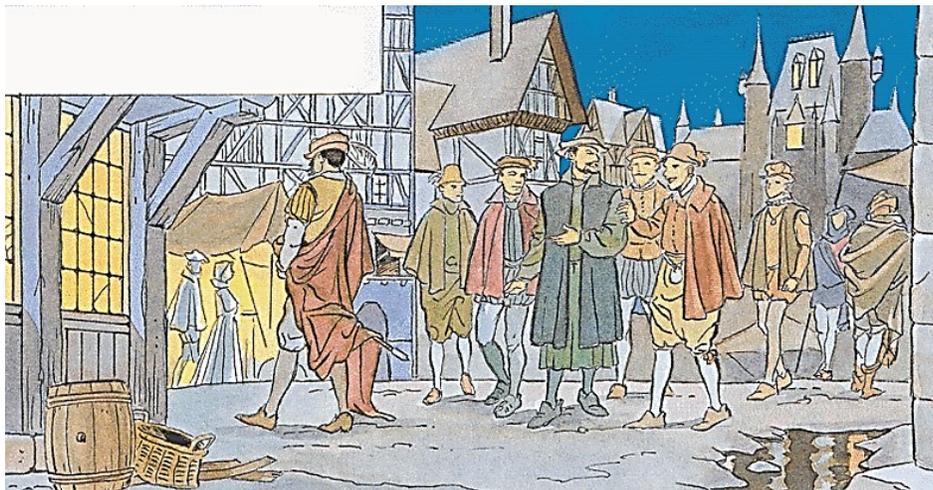
Pour entrer dans une Faculté, il fallait suivre un cours de Lettres.

Les études de théologie étaient assurées au collège de la Sorbonne, au collège de Navarre (financé par les rois de France) et à ceux des dominicains et des franciscains.

Sur les 4.000 étudiants, 38 étaient originaires du Royaume de Navarre.



Au cours de mes cinq années d'études en Lettres et Arts, j'obtiens en 1530 le titre de Maître des Arts, que j'utiliserai toute ma vie : Maître Francisco, on m'appellera souvent. Puis j'ai commencé mon doctorat en théologie et, parallèlement, j'ai été pendant six ans professeur de philosophie au Collège de Beauvais. Nei giorni di vacanza, martedì e giovedì, ci recavamo sull'isola della Senna per praticare sport.



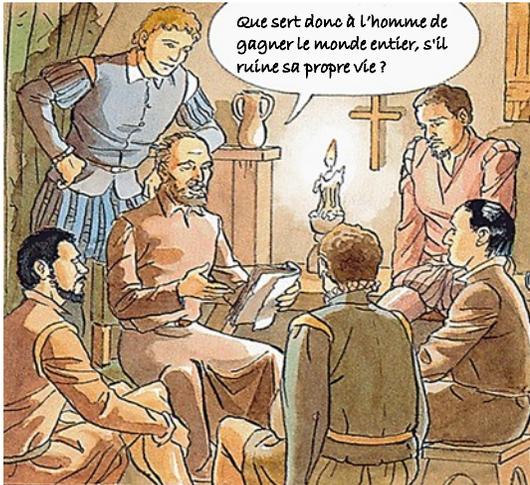
Mon ami Pietro Faber

Il avait été gardien de moutons dans les montagnes des Alpes. C'était un jeune homme avec un grand niveau spirituel. A l'âge de 12 ans, il avait fait vœu de chasteté, j'ai eu l'immense chance de partager la chambre avec lui. Il m'a sauvé de ma nature impulsive, car il m'arrivait de fuguer la nuit avec d'autres compagnons en quête d'aventure. Mais j'avoue que je n'ai jamais péché.

A Santa Barbara, il y avait un étudiant qui s'appelait Calvin, qui avait transmis des idées hérétiques à plusieurs d'entre nous. Dans une lettre à mon frère Juan, dans laquelle je lui ai parlé de Ignace de Loyola, j'ai écrit que c'était lui qui m'avait poussé à avoir de mauvaises compagnies et que, du fait de mon manque d'expérience, je n'en mesurais pas la gravité. Et maintenant que ces hérésies sont aussi passées par Paris, je ne voudrais pas avoir subi leur influence.

La rencontre avec Inigo (Ignace) de Loyola

Un jour, un petit homme, légèrement boiteux, arriva à Paris. Il portait un âne plein de livres et de papiers. Quelque chose de spécial rayonnait en lui. Il possédait une sympathie irrésistible. Il avait écrit le livre des "Exercices spirituels" à Manresa, qui allait avoir une profonde influence religieuse sur le monde. Ignace était logé dans un hôpital et vivait d'aumônes. Les réunions qu'il organisait suscitaient de grandes protestations, même de la part des professeurs. À une occasion, il fut fouetté presque publiquement. Il se limita ensuite à l'assistance spirituelle de quelques élus qu'il avait choisis. Quand il commença ses études de philosophie, il réussit à s'installer dans notre chambre. Au début, je l'ai reçu avec hostilité, car je me souvenais qu'il avait combattu contre mes frères. Très vite, Ignace réussit à gagner la confiance de Faber, qui lui répétait les leçons qu'il avait entendues en classe. Il était enthousiaste à l'idée d'aller à Jérusalem où il se consacrerait au salut des âmes.



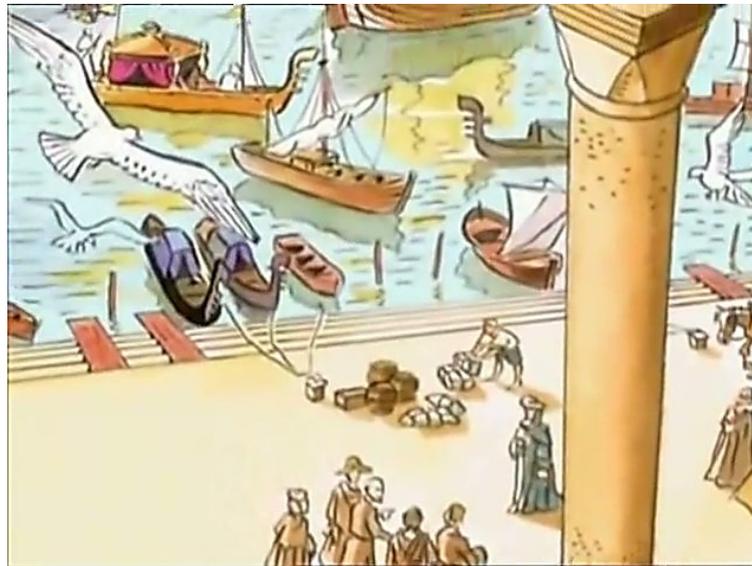
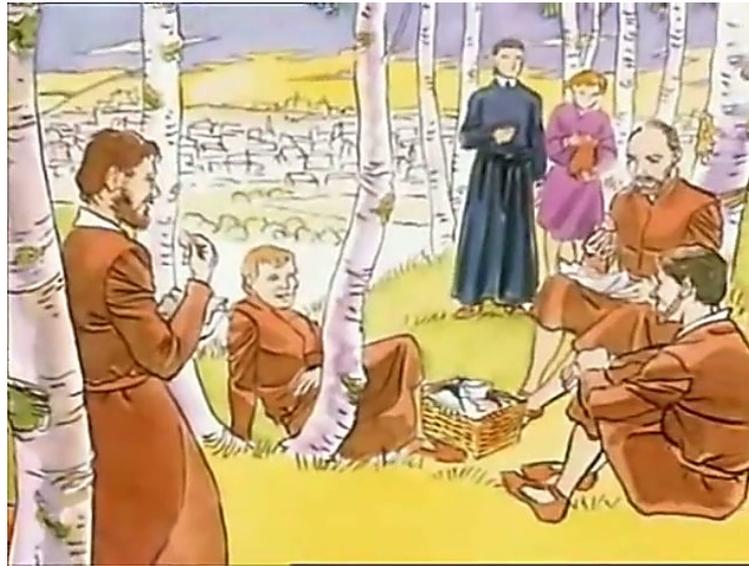
De l'aumône qu'Ignace partageait avec moi, il me donnait ce dont j'avais besoin, car mes frères ne voulaient plus m'envoyer d'argent. « Ne fais pas ça », avait dit ma sœur Magdalena à Miguel, « parce que je sais que Javier sera un grand serviteur de Dieu et un pilier de l'Église ».

Lorsque je réussis brillamment à obtenir un poste de professeur, Ignace me trouva de bons étudiants. Il avait compris que s'il réussissait à me conquérir, il gagnerait la moitié du monde pour le Christ. C'est pourquoi il commença à me réciter les paroles de l'Évangile : « Que sert donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie ? » Je l'écoutais presque dégoûté, mais il me répétait sans cesse la même phrase, jusqu'à ce qu'un jour je finisse par céder :

- « Que veux-tu que je fasse ? »

- « Que tu fasses les Exercices Spirituels ».

C'est ce que j'ai fait, pendant 40 jours, sous sa direction. Au travers de grandes pénitences, j'ai passé quatre jours sans manger... J'ai terminé les Exercices converti en un volcan d'amour pour le Christ. Mon ambition humaine devint l'ambition des âmes.



Je suis resté à Paris pendant 11 ans, et en novembre 1536, avec mes compagnons, nous nous sommes rendus à Venise, où nous devions rencontrer Ignace pour entreprendre ensemble le pèlerinage en Terre Sainte. Les bateaux pour la Terre Sainte quittaient Venise en été. Entre-temps, nous sommes allés à Rome pour demander la bénédiction du Pape Paul III. De retour à Venise, la Turquie déclara la guerre à la ville, ce qui nous empêcha de partir pour Jérusalem.



En juin 1537, j'ai été ordonné prêtre par l'évêque de Vicence.

Ayant perdu l'espoir de partir, le Pape nous persuada d'oublier le voyage et de nous concentrer sur l'apostolat en Italie. J'ai célébré ma première messe à Vicence et je me suis engagé dans l'apostolat à Bologne pendant l'hiver 1537-1538.

Au printemps 1538 avec Ignace et mes compagnons nous nous sommes installés à Rome dans le but de faire approuver par le Pape la Compagnie de Jésus, j'étais le secrétaire d'Ignace dans ce projet.

L'austérité de notre vie et notre formation intellectuelle nous avaient rendus célèbres et fort appréciés partout à Rome, à tel point que le roi du Portugal Jean III et son ambassadeur demandèrent au Pape Paul III d'envoyer certains d'entre nous dans les missions portugaises en Inde.

PASSEPORT



NOM : **FRANCISCO**

PRENOM : **JAVIER**

DATE DE NAISSANCE : **7 AVRIL 1506**

LIEU DE NAISSANCE : **CASTILLO DE JAVIER**

PROFESSION : **MISSIONNAIRE POUR TOUJOURS**

SIGNATURE DU TITULAIRE :

A handwritten signature in black ink that reads "Francisco" with decorative flourishes on either side.

DATE DE DELIVRANCE : **7 AVRIL 1541**

DATE D'EXPIRATION : **ILLIMITE**

Enfin, le voyage commence...



L'ambassadeur, sur ordre de Jean III, demanda au Pape de lui assigner quelques « maîtres de Paris » à envoyer aux Indes. Ignace décida que Simón Rodríguez et Nicolás Bobadilla partiraient, car ils étaient portugais. Mais Nicolás tomba malade et je pris sa place. J'ai quitté Rome le 15 mars 1540, mais je suis resté à Lisbonne pendant un an, retenu par le roi.



Le départ des navires à destination des Indes orientales est un véritable événement. En raison des difficultés de ce voyage long et incertain, nous avons rédigé un testament et nous sommes confessés avant de partir.

Cinq galions de la flotte royale partirent de Lisbonne : Espíritu Santo, Santa Fe, San Pedro, Flor de la Mar et le navire amiral Santiago, sur lequel je voyageais, pour parcourir les 26 000 km qui séparaient Lisbonne de la ville de Goa en Inde. C'était le 7 avril 1541, le jour de mon 35^e anniversaire.



À cause du voyage, j'ai eu des vertiges pendant deux mois. Dans le golfe de Guinée, nous avons été surpris par une accalmie interminable qui nous a maintenus à l'ancre pendant plusieurs semaines. Avec la chaleur intense de l'été, la nourriture s'était détériorée ainsi que l'eau. Le scorbut s'est répandu parmi l'équipage, puis la peste. Nous sommes restés ainsi pendant 40 jours. Ensuite, le vent a finalement gonflé les voiles et poussé les navires vers la côte du Brésil, une route obligatoire pour les navires de la flotte royale portugaise se dirigeant vers l'Est.



Fin août, nous avons atteint le Mozambique, où nous sommes restés six mois à cause des moussons.

L'équipage et nous, les passagers, étions dans une condition physique pitoyable. Moi aussi, je suis arrivé malade et épuisé. Néanmoins, je me suis mis à soigner les malades.

En février 1542, nous avons mis le cap sur l'Inde et le 6 mai 1542, treize mois après avoir quitté Lisbonne, j'ai vu la côte de Goa pour la première fois. Fin du voyage.

Premier voyage : en Inde (1541)





Pendant cinq mois, Goa a été le premier endroit où j'ai prêché. Je m'occupais des malades à l'Hôpital Royal, où je résidais, même si j'étais le Nonce du Pape.

Je m'occupais des détenus et des lépreux, et me consacrais à la prédication et au catéchisme. J'ai également organisé le Santa Fe College.

Depuis Goa, le gouverneur me dépêcha à Tuticorin, à 800 kilomètres de là.

Tuticorin est situé à l'extrémité sud de l'Inde, au large de l'île de Ceylan, l'actuel Sri Lanka. C'est une longue bande de sable entre la mer et une barrière de hautes montagnes. Ses habitants, les Paravî, vivaient dans une trentaine de villages, ils étaient pêcheurs de perles et parlaient la langue tamoule.



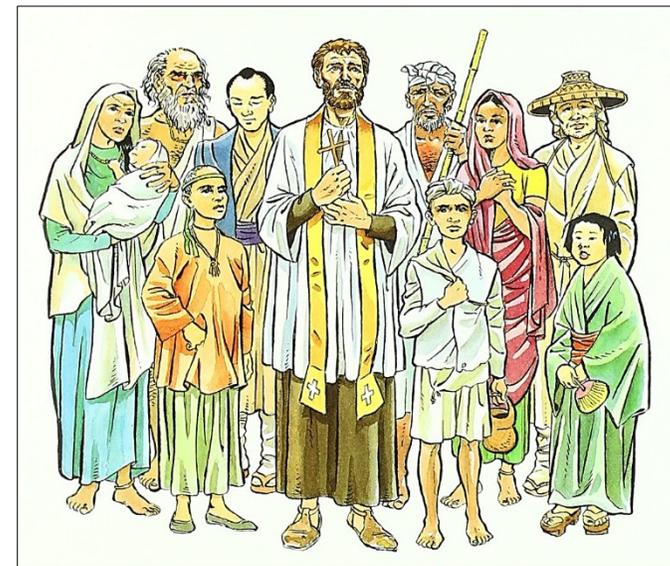
Je suis arrivé à Tuticorin et j'avais beaucoup de mal à comprendre la langue locale, mais après quatre mois sur place, j'ai commencé à préparer les enseignements et le catéchisme et à évangéliser de village en village.

Les Paravî ont largement répondu à la prédication (1542-1543). La multitude des convertis à la foi du Christ était telle, dans ce pays où je cheminais, qu'il m'arrivait souvent d'avoir les bras fatigués par tant de baptêmes.

J'avais compris que mon séjour en Inde était arrivé à son terme. En septembre, lorsque les vents favorables arrivèrent, je mis le cap sur Malacca. En guise de cadeau d'adieu, la communauté chrétienne m'a offert une relique de saint Thomas, que j'ai toujours portée sur moi.

Deuxième voyage : en Indonésie (1545)





Au début du mois de septembre 1545, j'ai quitté l'Inde pour Malacca, où je suis arrivé à la fin du même mois après avoir parcouru 2.700 km.

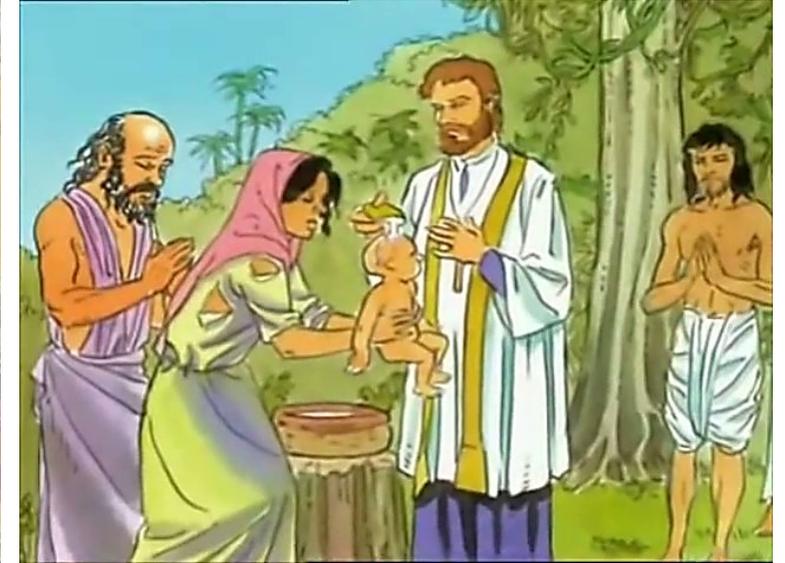
À Malacca, comme à Goa, je me suis consacré à la prédication dans les villages et à la traduction des prières chrétiennes dans la langue locale, en l'occurrence le malais.

Le 1er janvier 1546, j'ai quitté Malacca pour les Moluques.

Après avoir longé les grandes îles de Sumatra et de Java et les quelque 4.000 îles indonésiennes, j'ai finalement atteint les Moluques. Le voyage a duré plus de sept mois.

Enfin, l'expédition a débarqué dans la ville de Hatiwi, située sur l'île d'Ambon, l'île principale de l'archipel, où nous avons été joyeusement accueillis par les indigènes et les Portugais locaux.

Les Moluques ont été le point central de mon travail.



Pendant 16 mois, j'ai visité les îles de cet archipel et confirmé la foi des chrétiens locaux.

Lors d'un voyage sur l'île de Ceram, terre des chasseurs de têtes humaines, j'ai perdu mon crucifix pendant un tourmente. Dès que j'ai atterri sur la plage, un crabe a surgi de la mer et me l'a rendu.

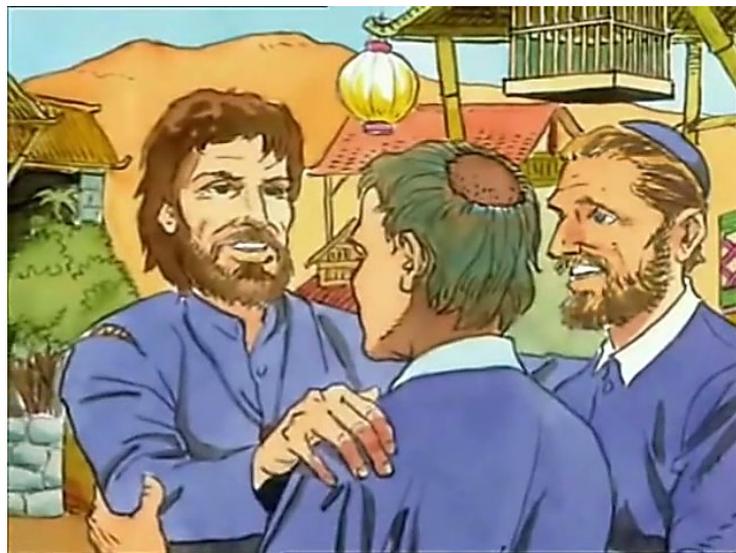
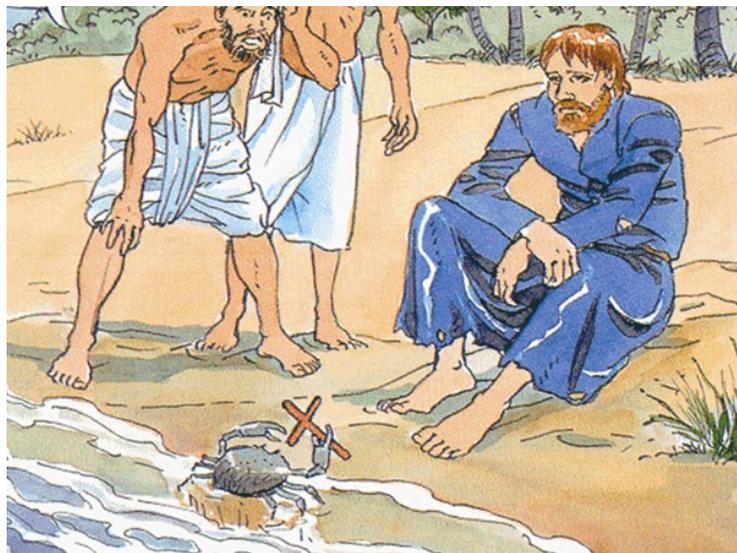
J'ai prêché dans les « sept lieux chrétiens » d'Ambon, c'est-à-dire les sept villages où il y avait des chrétiens.

De là, j'ai fait le tour de l'archipel, d'île en île, accompagné du jeune Manuel, fils du chef du peuple Hatîwi, qui me servait d'interprète.

En bateau à rames et à voile, après un bref arrêt sur l'île de Buru, j'ai atteint Ternate, le tout dernier poste des Portugais en Extrême-Orient, à environ 500 km d'Ambon. C'était le mois de juillet 1546.

Deux mois plus tard, j'ai repris le voyage vers les îles Moro, qui sont maintenant appelées Morotai. Plus de douze ans s'étaient écoulés depuis qu'un prêtre avait osé atteindre ses rivages. Mes prédécesseurs étaient morts de la main des habitants de l'île. Beaucoup de mes amis et de mes fidèles avaient essayé de me convaincre à renoncer à me rendre dans un pays aussi dangereux.

Me voici donc débarqué à Morotai où j'ai prêché l'Évangile parmi des indigènes craintifs. Ils ne savaient ni lire ni écrire, ils ignoraient tout de l'argent, de l'or, de la monnaie, des poids et mesures, des marchés et des tissus. Le vêtement des hommes et des femmes était le tjidako, une sorte de court tablier fait de membrane d'arbre.



Lors d'un voyage sur l'île de Ceram, terre de chasseurs de têtes, j'ai perdu mon crucifix dans un raz de marée. Dès que j'ai débarqué sur la plage, un crabe est sorti de la mer et me l'a rapporté.



Troisième voyage : au Japon (1549)



Après Ternate, je suis retourné à Ambon pour me rendre à Malacca et de là à Goa, en Inde. J'ai atteint Malacca au début de juillet 1547.

Un navire portugais, emporté par un typhon, avait par hasard découvert le Japon, le célèbre « Cipango », que Marco Polo avait également vu. Ces navigateurs avaient sauvé la vie d'un Japonais nommé Yahiro, qui était persécuté par la justice de son pays. Ce personnage avait une intelligence très pointue et un goût passionné pour la nouveauté. Il avait entendu parler de moi et voulait me rencontrer. C'est cette rencontre et l'amitié qui s'en est suivie qui ont éveillé en moi le désir de me rendre au Japon, c'était en 1547.

Je revins à Goa pour consolider tout ce que j'avais fait jusqu'à ce moment-là et ensuite commencer le voyage vers le Japon. J'ai quitté Goa le 15 avril 1549. J'étais accompagné de deux jésuites espagnols, le père Cosme de Torres et le frère Juan Fernandez, ainsi que de Yahiro et de deux domestiques.

Après avoir contourné les côtes de l'Indonésie et de la Chine, sous les tempêtes et les typhons, car c'était la saison des moussons, et après avoir fui les pirates, j'ai finalement atteint Kagoshima.



Le Japon avait une civilisation aux racines très anciennes, située sur un immense archipel et protégée du contact avec le monde extérieur par la mer. Au milieu du XVI^e siècle, elle avait peu de relations avec d'autres pays, à l'exception de la Chine. Il s'agissait d'une culture raffinée qui pratiquait les religions shinto et bouddhiste et possédait de grands monastères où les bonzes servaient d'enseignants religieux et intellectuels.

Le 15 août 1549, mes compagnons et moi sommes arrivés à Kagoshima, le port le plus au sud du Japon, situé sur l'île de Kyoshu, l'une des quatre grandes îles qui composent l'archipel. C'était la ville de Yahiro, notre interprète. Après avoir obtenu la permission du daimyo de Satsuma, nommé Shimadzu, nous sommes restés dans la région de Kagoshima pendant un an.

Ici, je devais faire face à une situation très différente ; les Japonais étaient un peuple intellectuellement et moralement supérieur à ceux que j'avais connus jusque-là. Ils étaient plus sensibles à la raison que ce que j'avais jamais vu chez les infidèles ; ils étaient avides de savoir et ne cessaient de poser des questions et de parler des choses auxquelles nous essayions de répondre. J'ai commencé à prêcher dans les rues, mais j'ai ensuite préféré le contact personnel, dans les maisons, à travers les conversations et les discussions, dans lesquelles j'ai progressivement apprécié la profondeur de leur âme. Au bout d'un an à Kagoshima, je réussis à convertir 150 personnes, à commencer par la famille de Yahiro, et quinze autres dans le château voisin d'Ichiku, appartenant à la famille du Seigneur du fief.



J'ai passé trois mois sur l'île voisine de Hirado, d'août à octobre 1550. Et ici je confirmai une communauté de cent nouveaux chrétiens.

L'étape suivante fut l'île de Honshu, la plus grande île du Japon et siège des institutions centrales, où j'ai passé presque un an, de novembre 1550 à septembre 1551. Je souhaitais atteindre le cœur du pays. Je me rendis à Yamaguchi, où je prêchai pendant un mois et fus reçu par le daimyo Yoshitaka, mais sans grand résultat. À la mi-décembre, je me suis rendu dans la capitale, Miyako ou Meaco (aujourd'hui Kyoto) dans le but d'obtenir la permission de l'empereur de prêcher le christianisme dans tout le pays. Ce fut un voyage difficile, en plein hiver, par terre et par mer, dans le froid et la neige. Ce fut une grande déception, la ville était en ruines et je n'ai pas obtenu d'audience avec l'empereur ou le shogun.



Je suis donc retourné à Yamaguchi et me suis présenté au daimyo Yoshitaka, auquel j'ai remis des cadeaux apportés d'Inde. Il nous autorisa à prêcher le christianisme et donna à ses sujets la permission de se convertir. Après cinq mois de prédication intense, j'ai réussi à convertir un millier de personnes, qui ont formé une communauté fervente. Un navire portugais qui avait débarqué à Yamaguchi à cette époque nous apporta des nouvelles de l'Inde et en novembre 1551 nous embarquâmes pour retourner en Inde.



Quatrième voyage : en Chine (1552)



En chemin, nous nous sommes arrêtés quelques jours sur la petite île chinoise de Sancian.

Lorsque je suis arrivé à Malacca, de nombreuses lettres m'attendaient, dont une d'Ignace m'informant de ma nomination comme Provincial de la Compagnie de Jésus en Orient.

En février 1552, j'arrivai à Goa, où je fus reçu avec une grande joie, car on me présumait mort ou disparu au Japon.

L'idée de prêcher en Chine était dans mon esprit depuis mon arrivée à Goa... J'espérais aller en Chine pour servir notre Dieu. Je décidai d'organiser un voyage vers cet empire.



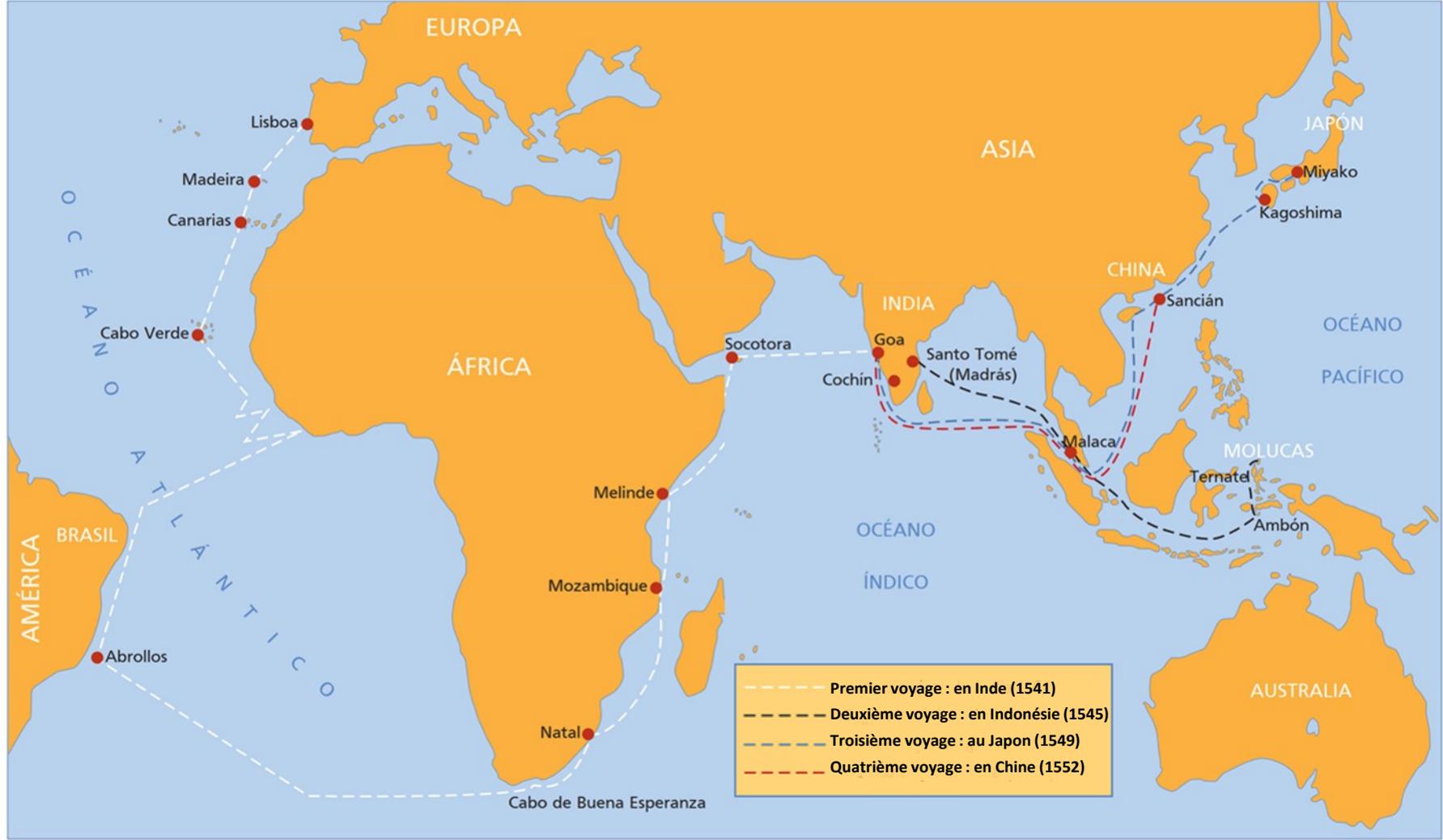


Francisco Javier mourra dans une humble cabane sur la plage de Sancian, avec pour seule compagnie son fidèle ami, le Chinois Antonio. C'était l'aube du 3 décembre 1552. Il avait 46 ans.

Nous avons quitté Malacca le 17 juillet et, du port de Singapour, nous avons voyagé sans encombre jusqu'à Sancian, où nous sommes arrivés en septembre. Toutefois, je suis resté sur l'île pendant trois mois, car il m'était impossible de la quitter. Les marchands chinois refusaient de me prendre à bord car il était interdit aux étrangers d'entrer en Chine.

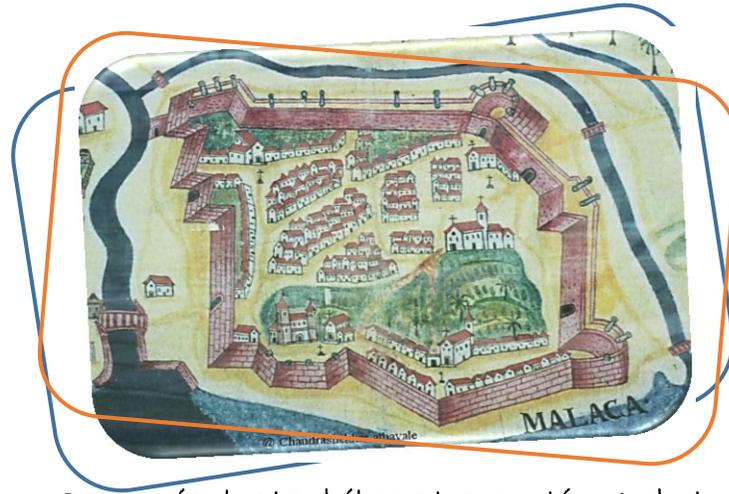
Ce fut en attendant de prendre le large que j'ai contracté une grave pneumonie qui m'a causé de fortes fièvres et une grande faiblesse.

Le 21 novembre 1552, je me suis évanoui en célébrant la messe. La fièvre monte et me cause des nausées et une grande angoisse. Parfois, je perds conscience et d'autres fois, je délire.





Le lendemain de sa mort,
il sera enterré sur l'île de Sancian.



Deux mois plus tard, il sera transporté en Inde et, lors de son exhumation, son corps sera retrouvé intact. La dépouille mortelle sera transférée à Malacca le 22 mars 1553. Après avoir été exposé pendant quelques jours, il sera à nouveau enterré dans l'église de Sainte Marie du Mont, de la Compagnie de Jésus.



En juin 1553, Ignace écrit à François pour lui demander de retourner en Europe, mais aucune nouvelle de sa mort ne sera reçue avant 1554.

Depuis Goa, on réclame avec insistance le corps, si bien qu'en décembre 1553, le cercueil part pour l'Inde. Des milliers de personnes assistent à ses funérailles et c'est là qu'il sera enterré.



Plus tard, son corps, toujours non corrompu, sera transféré à l'église de Bom Jesus dans la même ville où il est toujours conservé dans un magnifique mausolée.



L'impact de la vie et de l'œuvre de Francisco Javier a été important dans l'Église et dans la société de son époque. De son vivant, ses lettres se sont répandues dans toute l'Europe, lues par les Papes et les rois, distribuées dans les collèges et les universités par les jésuites ou utilisées dans les sermons des églises.

Sa réputation de sainteté s'est répandue dans tout l'Orient dès sa mort.

Il a été béatifié en 1619.

Le 12 mars 1622, le pape Grégoire XV le proclame saint avec trois autres Espagnols, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse de Jésus et saint Isidore Labrador, ainsi qu'un Italien, saint Philippe Néri.

Ils étaient les saints de la Réforme catholique.

À partir du XVII^e siècle, l'Église catholique avait parmi ses objectifs fondamentaux le dépassement de la portée européenne du christianisme et sa diffusion dans le monde en cours de découverte, c'est pourquoi elle encourageait la création de missions et l'envoi de missionnaires en Amérique, en Asie et en Afrique.

Francisco Javier était un modèle pour tous.

En 1748, Benoît XIV le déclare saint patron de l'Orient. En 1927, Pie XI le proclame patron de toutes les missions catholiques.

